

traités, qui n'auroient pas pu exister, s'il avoit eu lieu, et qui cesseroient d'être justes, s'il n'étoit adopté généralement, et par un accord commun en tems de paix ; que rien n'étoit aussi moins naturel que de vouloir forcer une puissance à n' jamais prétendre un dédommagement de ceux qui l'attaquent ; que ce seroit encourager l'audace et l'injustice et augmenter les guerres au lieu de les prévenir, en diminuant les dangers attachés à des plans violens.

“ S. M. impériale ne veut disputer ni sur les termes, ni sur des idées abstraites, mais elle en appelle aux cœurs des souverains, dont elle désire l'amitié, s'il existe un *status quo* plus équitable que celui qu'elle propose, de rendre nombre de provinces entières, pour ne garder qu'une seule place et un district inculte, uniquement pour se procurer une frontière plus sûre ; et si jamais une puissance constamment victorieuse a donné des preuves aussi fortes et plus décisives d'une modération parfaite. Elle insiste encore sur des considérations très importantes : elle ne veut pas être confondue avec ces souverains ambitieux, dont on doit arrêter les progrès menaçans : elle ne prétend donc garder qu'une partie qui ne lui est utile que pour sa sûreté, et qui n'est qu'un point imperceptible pour son empire et pour celui des Turcs : elle ne menace pas ceux-ci de destruction ; elle leur rend presque tout, elle leur rend ce qu'ils ne savent plus défendre ni conserver. Elle ne peut pas aussi craindre, que les puissances alliées pourrout envisager leur dignité comme compromise par la substitution du *status quo* limité : elle se souvient que l'Angleterre elle-même fit la première mention du premier : et d'ailleurs il ne peut exister de puissance compromise que celle de la Russie même, qui n'a point de moyens de persuader à l'univers, que c'est par la modération qu'elle renonce à tous les avantages de la guerre la plus heureuse : son utilité tribuera toujours à la nécessité de céder aux instances menaçantes d'une interposition étrangère.”

“ La Russie désire vivement l'amitié des puissances alliées : elle la recherchera sincèrement, dès qu'elle ne craindra plus de trouver chez elles l'apparence de vouloir être plutôt les arbitres que les pacificateurs de l'Europe. Elle s'explique solennellement là-dessus, ainsi que sur son désir unique de ne vouloir que finir la guerre et s'assurer la paix la plus stable. Il lui coûte déjà beaucoup de devoir renoncer aux bons offices des cours alliées pour parvenir à la paix, et d'être réduite à se la procurer elle-même aux dépens du sang de ses peuples. C'est aussi vis-à-vis de ceux-ci que S. M. impériale a des devoirs à remplir : il faut qu'elle leur prouve qu'il n'a pas été versé inutilement ; qu'il l'a été du moins pour avoir une paix, sinon glorieuse, du moins honorable ; et elle réclame encore une fois le jugement impartial des cours alliées, si elle le seroit, si tout l'avantage étoit du côté de la nation attaquante, mais repoussée et battue. On sent aussi à Pétersbourg les difficultés naturelles, qui s'opposeroient aux cours alliées, à garantir dans tous les cas futurs une modération des Turcs égale à celle de la Russie ; et la difficulté d'en trouver les moyens. A la fin S. M. I. se dit assurée, qu'elle en trouvera les cours, qu'elle regarde comme ses amies ; aussi disposées à la modération qu'elle l'est elle-même, et qu'on le lui demande. C'est la seule rivalité, à la quelle son cœur s'ouvrira ; elle sera inaccessible à celle de la force et de la puissance ;”